

C'est « le phénomène » depuis deux ans en Italie. En seize livres, dont sept aventures du commissaire Montalbano, un million de volumes vendus (300 000 en un mois pour le dernier, *La gita a*

Tindari) et une présence constante dans les meilleures ventes, le Sicilien Andrea Camilleri est devenu la coqueluche des Italiens. Et il symbolise le renouveau du polar dans ce pays, entraînant dans son sillage des auteurs comme Marcello Fois, Giuseppe Ferrandino, Andrea G. Pinchetti, Carlo Lucarelli, etc. En France, Fleuve noir publie le 8 juin le quatrième Montalbano, *Le voleur de goûter*.

Né en 1925 à Porto Empedocle, en Sicile, Andrea Camilleri n'est venu au giallo (le jaune, la couleur du polar italien, du nom de la collection « Il giallo Mondadori ») que sur le tard. Auteur de nouvelles et de poésie (il remporte en 1947 le prix « Libera Stampa » devant Pasolini), il vit à Rome et a consacré la plus grande partie de sa vie au théâtre. Metteur en scène et professeur d'art dramatique, on lui doit pas moins de 153 mises en scène théâtrales, 1 300 pour la radio et 80 pour la télévision, où il adapte notamment les Maigret.

A 42 ans, il écrit un roman qui sera refusé pendant dix ans par les éditeurs, et il faudra attendre 1982 pour voir sortir chez Garzanti *Un filo di fumo*. Encouragé par son ami le Sicilien Leonardo Sciascia, qui lui présentera l'éditrice Elvira Sellerio, il en a écrit près d'une vingtaine. D'une part, des romans historiques à trame policière comme *L'opéra de Vigata* (1999) et *Le coup du cavalier* (avril 2000) publiés en français par Anne-Marie Métailié (1). D'autre part, des polars pleins d'humour avec pour héros récurrent Salvo Montalbano, car comme Camilleri se plaît à le rappeler : « Sciascia disait que le roman policier est la forme littéraire la plus honnête, car on ne peut pas tricher avec le lecteur. » Mais Camilleri joue sans cesse des deux genres – histoire et polar – comme l'a souligné le Catalan Manuel Vasquez Montalban dans une interview croisée à *La Stampa* : « parfois, la clé de

l'énigme est une clé culturelle, un mythe, une lecture classique [...]. En tant que lecteur, l'une des choses qui m'ont donné le plus grand plaisir, c'est la complexité de ce jeu culturel auquel nous convie ton personnage. »

Un véritable culte. Alors que les premiers Montalbano n'ont pas dépassé les 5 000 ventes, le commissaire est depuis deux ans l'objet d'un véritable culte. Le site web le présente longuement avec la photo de l'acteur Luca Zingaretti qui l'incarne à la télévision,

recense ses plats préférés (avec les références aux pages des romans), montre des photos du bord de mer où il habite... « Je ne suis pas auteur de soap operas », s'indigne même Camilleri face à ses fans déchainés qui lui reprochent le célibat de son héros et

fait partager avec le héros de ce dernier, le privé Pepe Carvalho, le même goût prononcé pour la bonne chère. En lui préférant toutefois la cuisine italienne. « Moi, ce que mange Carvalho, ça m'effraie ! Tu veux que je te dise, je ne peux plus manger comme avant !

En écrivant, je fais un transfert sur Montalbano et je lui fais manger des choses délicieuses, qui pour moi seraient mortelles, comme les sardines farcies », a-t-il déclaré à Montalbano.

Le dialecte exprime le sentiment. Profondément ancrées dans sa terre natale, les enquêtes de Montalbano se déroulent à Vigata, en Sicile, dans une ville imaginaire de la province de Montelusa (appellation de Pirandello pour la région d'Agrigente). L'Italie se reconnaît dans ces personnages – paysans ou habitants des petites villes – hauts en couleurs, fatalistes à l'occasion. La langue a aussi soulevé l'enthousiasme des lecteurs, qui la devinent parfois plus qu'ils ne la comprennent (les deux premiers Montalbano étaient accompagnés d'un lexique supprimé depuis). En réhabilitant le dialecte sicilien et ce que son traducteur français Serge Quadrupani appelle « l'italo-sicilien, cet italien fortement marqué par la syntaxe, les tournures et le vocabulaire siciliens », il a dû les séduire. « A la maison, nous avons toujours parlé un dialecte constamment enrichi d'italien, et la distinction établie par Pirandello me convenait parfaitement : la langue italienne exprime le concept, tandis que le dialecte exprime le sentiment », commente-t-il.

Se récusant quand on l'accuse d'appliquer une recette, l'auteur n'en possède pas moins un savoir-faire. « Ses livres sont construits pour être portés à l'écran, avec beaucoup de dialogues », souligne Serge Quadrupani. Camilleri a d'ailleurs supervisé les quatre épisodes, adaptés du *Voleur de goûter* et de *La voce del violino* par la RAI 2 (les deux derniers ont été diffusés en avril). Retrouvera-t-on Montalbano à la télévision française ? France 2 s'y intéresse. Tandis que *Trente jours avec Montalbano* a fait l'objet d'une adaptation au cinéma.

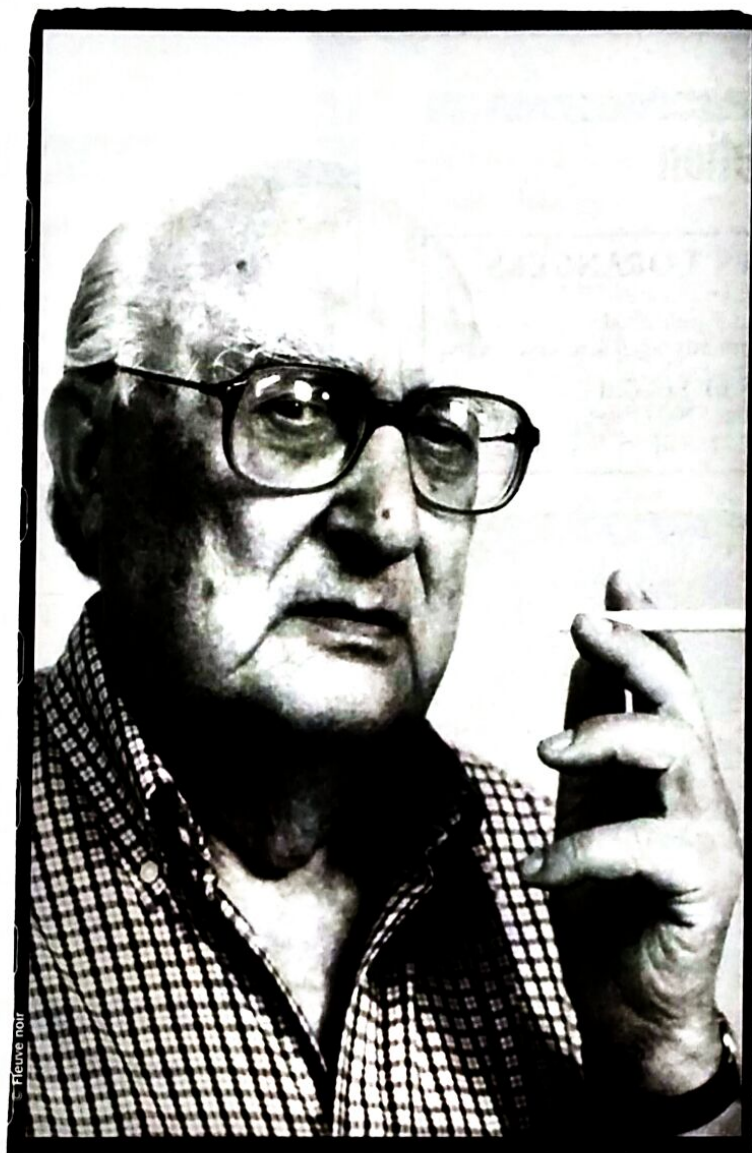
En attendant, on pourra donc lire *Le voleur de goûter* et (re)découvrir

les deux premiers Montalbano que Fleuve noir remet en vente le 8 juin en grand format, *La forme de l'eau* et *Chien de faïence*, Grand prix 2000 des lecteurs des bibliothèques de la Ville de Paris. Ou retrouver Vigata, ses personnages et les expressions siciliennes dans *Le jeu de la mouche*, paru le 17 mai chez Mille et une nuits.

CLAUDE COMBET

Le voleur de goûter, à paraître le 8 juin au Fleuve noir.

(1) Voir LH 326 du 26.2.99, p. 22.



Cet auteur de romans historiques et de polars pleins d'humour, ami de Leonardo Sciascia, a créé à travers le personnage d'un policier sicilien le héros littéraire préféré des Italiens.

Andrea Camilleri l'éclat du Sicilien

son éternelle fiancée génoise, Livia. « N'y a-t-il donc pas de belles femmes en Sicile ? » lui a-t-on fait remarquer. Bref, Montalbano appartient au patrimoine insulaire. Solitaire, ironique, bourru... il doit aussi beaucoup à son créateur à qui il ressemble. Si Camilleri le qualifie de « Maigret célibataire et gastronome qui oserait prendre quelques libertés avec la loi », il lui a donné un parrain prestigieux, Manuel Vasquez Montalban (dont il tire son nom), et lui a